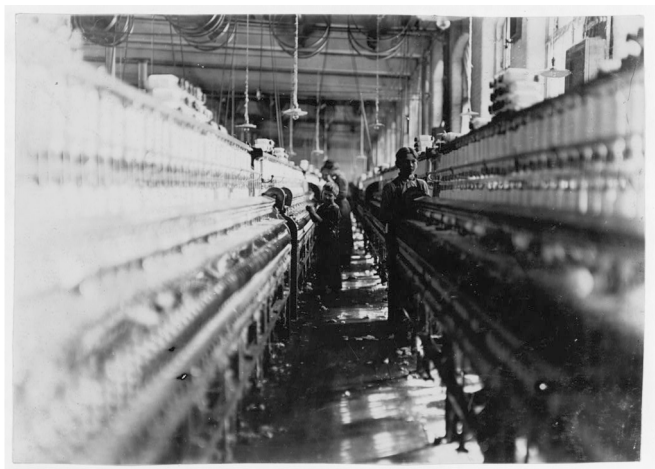


MARX, L'ÉCONOMIE POLITIQUE CLASSIQUE
ET LE PROBLÈME DE LA DYNAMIQUE



En couverture : L'un des plus jeunes enfants de la filature
de Mollahan Mills, à Newberry, en Caroline du Sud.
Photographie de Lewis Wickes Hine (1874-1940), en décembre 1908.

Source : National Child Labor Committee collection,
Library of Congress, Prints and Photographs Division.

ISBN : 978-2-490793-54-9

© Smolny, 2026
43, rue de Bayard
31 000 TOULOUSE

Internet : www.smolny.fr
E-mail : contact@smolny.fr

HENRYK GROSSMANN

**Marx,
l'économie politique classique
et le problème de la dynamique**

*Traduit de l'allemand
par Charles Goldblum*

Préface de Robert Ferro & Sterenn Lebayle

*Édition établie
par Robert Ferro & Éric Sevault*

SMOLNY
Toulouse, 2026

Crédits iconographiques. — Les illustrations insérées dans cet ouvrage sont réputées être libres de droits, et sont pour la plupart sous licence *Creative Commons*. Droits réservés pour tous les clichés dont l'origine n'a pu être établie.

Édition préparée par Robert Ferro, Sterenn Lebayle,
Pascale Noyret & Éric Sevault.

Préface :

Grossmann pour le **xxi^e** siècle

Henryk Grossmann est un auteur encore cruellement méconnu en France. Le présent livre ne pourra pas à lui seul combler un vide si criant, mais servira peut-être à éveiller un intérêt nouveau à son égard. Souvent caricaturé comme théoricien poussiéreux et monotone de l'écroulement « automatique » du capitalisme, Grossmann fut une figure autrement plus complexe que ce que ses partisans aussi bien que ses détracteurs ont bien voulu reconnaître. Ses apports à la théorie marxiste ont eu un destin étrange : les mieux connus ne l'ont été, le plus souvent, que par la médiation de Paul Mattick¹, au point de générer une confusion entre les deux auteurs — mais sans que les travaux de Grossmann ne jouissent du même rayonnement auprès du lectorat « gauchiste »², qui ne lui pardonne pas sa virée ouvertement pro-soviétique de la seconde moitié des années 1930. Et malgré cette virée qui conduisit Grossmann à terminer sa vie et sa carrière de professeur en République démocratique allemande (RDA), sa réception — on s'en doute — n'a été guère plus significative dans les cercles du marxisme officiel, à l'Est comme à l'Ouest.

1. Sauf mention contraire, il s'agit toujours de Paul Mattick Sr (1904-1981).

2. Le terme est ici employé dans son acception originelle, celui de *La maladie infantile* de Lénine et de sa critique des gauches communistes italienne, allemande, hollandaise, hongroise, etc.

Les œuvres complètes de Grossmann en anglais, publiées sous la direction de Rick Kuhn³, devraient faire justice, une fois pour toutes, des demi-vérités colportées à son sujet. Pour l'heure, toutefois, le lectorat francophone devra se contenter de cette réédition de *Marx, l'économie politique classique et le problème de la dynamique*, petit livre devenu introuvable depuis sa parution chez Champ Libre en 1975, et resté son seul ouvrage disponible en traduction française, si l'on excepte une étude consacrée à Sismondi du milieu des années 1920, tout aussi introuvable⁴. Cette réédition augmentée permettra — du moins nous l'espérons — de se familiariser avec l'un des plus fins continuateurs de l'œuvre de Marx dans le sens noble du terme.

Bien sûr, ce n'est pas complètement à tort qu'on associe spontanément le nom de Grossmann à son volumineux *Das Akkumulations- und Zusammenbruchsgesetz des kapitalistischen Systems*, paru quelques mois avant la grande crise de 1929. C'est pourquoi nous ne pourrions pas éviter de revenir sur son contenu. Toutefois, une invitation à la lecture de Grossmann ne saurait se réduire, aujourd'hui, à cette seule pièce maîtresse, et doit s'efforcer de restituer le caractère multidimensionnel de son auteur. Pour ce faire, nous exposerons de façon succincte cinq axes qui sont autant de facettes de Grossmann et de son œuvre. Nos lecteurs et lectrices sauront les retrouver au fil des pages de *Marx, l'économie politique classique et le problème*

3. Henryk Grossman Works, édité et présenté par Rick Kuhn, Leiden, Brill, vol. 1 : *Essays and Letters on Economic Theory* (2019) ; vol. 2 : *Political Writings* (2021) ; vol. 3 : *The Law of Accumulation and Breakdown of the Capitalist System* (2021) ; vol. 4 : *Writings on Economic and Social History* (2023).

4. Henryk GROSSMANN, *Simonde de Sismondi et ses théories économiques. Une nouvelle interprétation de sa pensée*, Varsovie, Bibliotheca Universitatis Liberae Polonae, 1924.

de la dynamique et de son *Annexe*, ne serait-ce qu'à l'état d'ébauche ou de fragment. Leur diversité n'est en rien une marque d'éclectisme. Au contraire, ces axes ou facettes permettent selon nous de faire ressortir la grande cohérence de Grossmann sur le plan théorique (même si l'on ne peut pas en dire autant sur le plan politique). Elles nous fourniront également l'occasion de suggérer des liens avec les débats marxien et marxistes postérieurs — le fil rouge traversant le tout n'étant autre, finalement, qu'une application toujours exigeante du matérialisme historique.

Grossmann, théoricien de l'accumulation capitaliste et de ses limites absolues

Grossmann, nous l'avons dit, est surtout connu pour son livre de 1929, *Das Akkumulations- und Zusammenbruchsgesetz des kapitalistischen Systems* — titre qu'il faudrait traduire par *La loi de l'accumulation et de l'effondrement du système capitaliste*, et qui devrait déjà nous mettre en garde contre une focalisation excessive sur le seul effondrement. Car, avant celui-ci, il y a bien la *loi de l'accumulation*, qui n'a cessé un seul instant de régir le fonctionnement économique du monde dans lequel nous vivons. Et en effet, outre la reconstitution minutieuse de la théorie des crises chez Marx au prisme de la baisse tendancielle du taux de profit, et la critique des théories marxistes successives, qu'elles soient sous-consommationnistes ou insistent sur la disproportionnalité entre secteurs, le livre de Grossmann offre, encore aujourd'hui, la discussion la plus extensive et développée des tendances qui contrecarrent cette baisse même, c'est-à-dire des facteurs antagonistes qui perpétuent l'accumulation et empêchent, précisément, à l'effondrement de se produire. Une discus-

sion qui a amené Grossmann bien au-delà de la répétition scolastique des six contre-tendances mentionnées dans le Livre III du *Capital* — accroissement de l'exploitation, réduction du salaire au-dessous de la valeur de la force de travail, dépréciation du capital constant, augmentation de la surpopulation relative, commerce international, accroissement du capital par actions.

Dans une section qui occupe plus de la moitié du livre, Grossmann distingue les contre-tendances selon qu'elles opèrent sur le marché intérieur ou sur le marché mondial. Pour ce qui est des premières, il élargit leur éventail jusqu'à y inclure différents changements dans la répartition de la plus-value totale entre profit, intérêt et rente foncière capitaliste, par exemple la lutte des capitalistes industriels « pour l'abolition de la rente⁵ » ou « pour la suppression du profit commercial⁶ », en somme leur lutte pour garder une plus grande part de la plus-value produite. Le raccourcissement du temps de rotation du capital ou l'émergence de nouvelles branches productives caractérisées par une composition organique moindre figurent également dans cette catégorie. Pour ce qui est des secondes, Grossmann réexamine également l'affrontement inter-capitaliste à l'échelle internationale et les problèmes de l'impérialisme, en ordonnant de façon systématique l'ensemble des phénomènes associés (commerce extérieur, exportation de capital d'investissement, domination monopolistique, importation de matières premières à bas coût, etc.) à l'aune de l'effet de soulagement qu'ils exercent, à différents degrés, sur l'évolution du taux de profit.

5. Henryk GROSSMANN, *Das Akkumulations- und Zusammenbruchsgesetz des kapitalistischen Systems*, Leipzig, Verlag C. L. Hirschfeld, 1929, p. 341.

6. *Ibid.*, p. 348.

Avertissement des éditeurs

La présente édition de l'ouvrage de Henryk Grossmann, *Marx, l'économie politique classique et le problème de la dynamique*, se base, pour l'essentiel, sur l'excellente traduction de Charles Goldblum parue aux Éditions Champ Libre (Paris, 1975). Nous nous sommes donc limités à des modifications tout à fait marginales que nous tenons toutefois à expliciter. Outre la correction de quelques coquilles, nous ne sommes intervenus dans le texte que dans les occurrences — extrêmement rares au demeurant — où la traduction nous a semblé susceptible d'amélioration. En ce qui concerne les très nombreuses citations de Karl Marx parsemées dans le texte, nous avons maintenu les choix opérés dans la première édition, et les références bibliographiques afférentes, en signalant une édition plus récente là où nous avons été à même de retrouver le passage concerné, et en transcrivant en note de bas de page la nouvelle traduction là où elle diverge par rapport à l'ancienne ou apporte des amendements sensibles. Pour ce faire, nous nous sommes servis de la Grande édition Marx et Engels en cours de publication chez Les éditions sociales, notamment de la *Contribution à la critique de l'économie politique* (2014), du Livre I du *Capital* (2022) et du Livre II (2024), ainsi que de la dernière réédition des *Théories sur la plus-value* (2024), qui n'en fait pas partie¹. En ce qui concerne les autres références

1. Nous référencerons par la suite ces textes respectivement par les acronymes CEP, KAP1, KAP2 et TPV.

bibliographiques, nous nous sommes limités à signaler des éditions plus récentes des ouvrages cités, ou d'éventuelles traductions parues entretemps — dont notamment les œuvres complètes de Henryk Grossmann en anglais, en cours de parution chez Brill sous la direction de Rick Kuhn. Ces modifications sont généralement accompagnées de la mention [nde] — à ne pas confondre avec les notes du traducteur, Charles Goldblum, qui se reconnaissent à l'acronyme [ndt].

La traduction des « Lettres de Henryk Grossmann à Paul Mattick sur la question de l'accumulation » est de nous. Incluses dans l'édition originale allemande (Europäische Verlagsanstalt, Francfort, 1969), ces lettres n'avaient pas été retenues dans la première édition française. Le texte de Paul Mattick placé en tant que préface dans cette édition de 1975 se retrouve ici en postface, conformément à l'ordre de l'édition originale allemande.

Marx, l'économie politique classique et le problème de la dynamique



La contribution qui suit devait être publiée dans la *Zeitschrift für Sozialforschung* de l'Institut pour la recherche sociale et éditée par la Librairie Félix Alcan, Paris. En raison de la guerre, l'impression s'est prolongée jusqu'au printemps 1940 et la publication du fascicule a finalement été retardée par l'occupation de Paris. C'est pourquoi l'ouvrage est présenté ici sous forme de brochure. Institut pour la recherche sociale, 1941. — Cette note éditoriale de l'Institut pour la recherche sociale de Francfort, en exil en 1941, n'avait pas été incluse dans la première édition française (Champ Libre, Paris, 1975).

I

Selon la thèse prédominante, Marx n'aurait été qu'un disciple des Classiques, n'aurait fait que continuer ou parachever leur œuvre¹. Telle est la base de cette idée très

1. Lire Vilfredo PARETO, *Les Systèmes socialistes*, Paris, Giard et Brière, 1902, t. II, chap. 13 : « L'économie marxiste », p. 340 ; Arturo LABRIOLA, *Karl Marx, l'économiste*, 2^e édition, Paris, Marcel Rivière, 1923, p. 17 ; Joseph SCHUMPETER, *Esquisse d'une histoire de la Science économique*, Paris, Dalloz, 1962, p. 82 ; Robert WILDBRANDT, *Karl Marx, versuch einer Würdigung*, 4^e édition, Leipzig, B.G. Teubner, 1920, p. 101 ; Oskar ENGLANDER, « Böhm-Bawerk und Marx », *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, vol. 60, 1928, p. 380 ; Paul DOUGLAS, « Smith's Theory of Value and Distribution », in John Maurice CLARK, Jacob VINER et al., *Adam Smith 1776-1926*, Chicago, The University of Chicago

tenace qui veut que la théorie de la valeur-travail développée par Smith et Ricardo aboutisse tout naturellement au socialisme — conclusion que les pères de cette théorie n'en ont pourtant jamais tirée. Marx aurait été le premier à aller jusqu'au bout de la théorie ricardienne et, par là même, à la mener à ses ultimes conséquences, inexprimées jusqu'alors². Si vraiment « le développement de l'économie politique et de la contradiction qui en résulte va de

Press, 1928, p. 91 : « En fait, c'est Karl Marx, en tant que théoricien de la valeur, qui fut la dernière grande figure de l'école classique. » Mais il n'en va pas différemment des socialistes Franz Mehring, Conrad Schmidt et surtout Rudolf Hilferding, lequel, sans voir que Marx l'avait combattue et dépassée, parle de « l'économie politique classique qui commence avec William Petty et trouve chez Marx son expression achevée ». — voir Franz MEHRING, *Geschichte der deutschen Sozialdemokratie*, 2^e édition, Stuttgart, J.H.W. Dietz nachf., 1921, t. II, p. 305 ; traduction française : Franz MEHRING, *Histoire de la social-démocratie allemande 1863-1891*, Pantin, Les Bons Caractères, 2013 ; ainsi que Franz MEHRING, *Aus dem literarischen Nachlass von Karl Marx und Friedrich Engels*, 3^e édition, Stuttgart, J.H.W. Dietz nachf., 1920, t. I, p. 357 ; Conrad SCHMIDT, *Die Durchschnittsprofitrate auf Grundlage des Marxschen Wertgesetzes*, Stuttgart, J.H.W. Dietz, 1889, p. 112 ; Rudolf HILFERDING, *Le Capital financier*, Paris, Éditions de Minuit, 1970, p. 55 et suiv. De même Maurice Dobb, dans son dernier ouvrage, ne se départit pas du point de vue traditionnel. Si Marx, dans *Le Capital*, n'a donné aucune « preuve » (*proof*) de sa théorie de la valeur, c'est simplement parce qu'il ne s'agissait pas d'une doctrine nouvelle ou inconnue : « Marx adoptait là un principe qui participait de la tradition établie dans l'économie politique classique [...]. C'est pourquoi la différence essentielle entre Marx et l'économie politique classique réside dans la théorie de la plus-value. » — Maurice DOBB, *Political Economy and Capitalism*, Londres, Routledge, 1938, p. 67, 68 et 75.

2. « La manière dont Smith formulait les problèmes de la valeur d'échange et de la distribution du produit national était telle qu'elle devait presque inévitablement donner naissance aux doctrines des socialistes post-ricardiens ainsi qu'aux théories de la valeur-travail et de l'exploitation de Karl Marx... » — Paul DOUGLAS, *op. cit.*, p. 77. Frank Knight déclare dans le même sens : « Il [Marx] est sans doute le penseur qui, plus que tout autre, a mené la théorie classique [ricardienne] à ses conclusions logiques. » — Voir *The American Journal of Sociology*, XLVI, 1, juillet 1940, p. 105.

pair avec le développement réel des oppositions sociales et des luttes de classe contenues dans la production capitaliste³ », sans doute convient-il de considérer cette conception comme hautement contestable, ne serait-ce que du point de vue général de la critique de l'économie politique.

Marx distingue quatre périodes dans le développement de l'économie politique, la première concernant l'« économie classique », les trois autres les différents stades de l'« économie vulgaire ». C'est l'identité de situation historique qui, d'après Marx, fait fusionner dans un même courant de pensée les représentants de l'économie classique, et par-delà leurs différences individuelles — parfois importantes (comme entre Petty, Hume et les physiocrates par exemple, ou encore entre ceux-ci et Adam Smith ou Ricardo)⁴. On se trouve alors dans la période de formation du capitalisme moderne et donc aussi de la classe ouvrière moderne, par conséquent dans une « période où » la lutte de classe entre le prolétariat et la bourgeoisie « n'est pas encore développée⁵ ». L'économie classique est l'expression de la montée du capitalisme industriel en lutte pour le pouvoir et dont les assauts pratiques et théoriques ne sont pas dirigés contre un prolétariat encore faible, mais contre les représentants de l'ancienne société, féodaux percevant la rente foncière et usuriers d'ancien style. Il faut d'abord « subordonner » les formes féodales et « antédiluviennes » de la rente foncière et du capital productif d'intérêt « au capital industriel

3. Karl MARX, *Histoire des doctrines économiques*, Costes, Paris, 1925, t. 8, p. 185-186; TPV, t. 3, p. 589. — Titre donné par le traducteur français J. Molitor aux *Théories sur la plus-value* éditées par Karl Kautsky. [ndt]

4. *Ibid.*, t. 6, p. 133.

5. Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, postface à la 2^e édition allemande, Paris, Éditions Sociales, 1969, t. 1, p. 24; KAP1, p. 11.

et [les] mettre dans... [une] situation dépendante⁶ ». La théorie ricardienne de la rente foncière, de même qu'auparavant la critique de Hume (*Essais politiques*, chap. 4)⁷, s'oppose directement à la propriété féodale, cependant que le combat entre la classe capitaliste et le prolétariat salarié trouve son expression théorique dans la théorie ricardienne de la valeur : la bourgeoisie industrielle, comme sa théorie, est encore « naïve », c'est-à-dire qu'elle peut se permettre de rechercher la vérité sans égard pour les dangers et les conséquences de ses propres principes qu'elle est encore incapable de pressentir et qui ne se présentent pas encore effectivement. C'est ainsi que la théorie de la valeur-travail a été développée sans craindre de faire ressortir sur le plan théorique les contradictions entre classe ouvrière et classe possédante qui en découlent⁸, ou la différence entre travail productif et improductif qui amène à ranger dans cette dernière catégorie, avant tout, les représentants de la féodalité.

Marx réserve le terme de « Classiques » aux auteurs qui adoptent cette attitude progressiste, tel John Locke polémique contre la propriété féodale « improductive » et contre la rente foncière qui, selon lui, « ne se distinguent absolument pas de l'usure ». Cette attitude progressiste est particulièrement sensible dans la doctrine classique du travail « productif » et du travail « improductif » où le rapport de la bourgeoisie en lutte pour le pouvoir avec les classes et les conceptions précédentes devient tout à fait clair. Cette doctrine se trouve en totale contradiction

6. Karl MARX, *Histoire...*, *op. cit.*, t. 8, p. 146 ; TPV, t. 3, p. 552.

7. *Ibid.*, t. 1, p. 28.

8. Lire par exemple Adam SMITH, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Paris, chez H. Agasse, 1802, Livre IV, chap. VII/2, où il est soutenu que la rente foncière et le profit absorbent le salaire du travail.

avec la façon de voir de l'Antiquité où « le travail productif matériel porte la marque au fer de l'esclavage et n'est pris en considération qu'en tant que piédestal pour le bourgeois oisif⁹ » ; il en va de même pour certains corps de métier et classes sociales hérités du passé féodal, et que cette doctrine tient pour improductifs.

Selon Marx, le langage de l'économie classique est « le langage de la bourgeoisie révolutionnaire, qui ne s'est pas encore soumis toute la société. Toutes ces professions élevées, celles de souverain, de juge, d'officier, de prêtre, etc., sont mises, au point de vue économique, sur le même pied que celles de laquais et d'amuseur [ceux de la bourgeoisie]... Ils vivent du produit d'autrui ; il faut donc les réduire au minimum¹⁰ ». Tant que les « véritables ouvriers productifs » ne se posent pas consciemment et ouvertement en ennemis de la bourgeoisie en disant que celle-ci aussi vit « du travail d'autrui », celle-ci peut continuer à s'opposer aux classes improductives de la féodalité en tant que « représentant du travail productif ».

Lorsque, grâce au développement économique, la bourgeoisie a consolidé son emprise sur la société, pour partie en s'emparant du pouvoir par la force, pour partie en concluant un compromis avec les classes féodales et la « classe des idéologues » ; lorsque ensuite le prolétariat et les théoriciens qui le représentent font leur apparition et tirent des conséquences égalitaires et socialistes de la théorie classique de la valeur-travail (à savoir le droit de la classe ouvrière au produit intégral du travail) « il se produit un revirement » et l'économie politique « essaie de justifier, à son propre point de vue économique, ce

9. Karl MARX, *Histoire...*, *op. cit.*, t. 2, p. 187 ; TPV, t. 1, p. 345.

10. *Ibid.*, t. 2, p. 186-187 ; TPV, t. 1, p. 344.

qu'elle a combattu jusque-là¹¹ » ; l'économie politique disparaît de la scène historique : l'heure de l'économie vulgaire (Chalmers, McCulloch, G. Garnier) a sonné (deuxième période de l'économie politique). L'économie vulgaire des années 1820 et 1830 — « période métaphysique de l'économie politique¹² » — est l'expression de la bourgeoisie triomphante, devenue conservatrice et faisant par conséquent l'apologie de l'ordre établi ; en Angleterre, elle eut Malthus pour théoricien. Celui-ci combattait chez Ricardo toute tendance qui « s'insurgeait contre l'ancienne société¹³ ». Il est vrai que Malthus souhaitait aussi, comme Ricardo, « la production bourgeoise », mais seulement « dans la mesure où elle n'est pas révolutionnaire [et] fournit simplement une base plus large et plus commode à l'ancienne société » avec laquelle la bourgeoisie a précisément établi un compromis¹⁴.

On renonce alors (avec Jean-Baptiste Say et Malthus, par exemple) à la distinction entre travail productif et travail improductif établie par la théorie classique — par crainte de la critique du prolétariat qui bientôt allait proclamer ses exigences — pour la remplacer par l'idée que tous les travaux étaient pareillement productifs. Ainsi Malthus, montant en épingle le problème des débouchés capitalistes prend-il exactement le contrepied de la théorie ricardienne de la rente foncière, dirigée contre la propriété féodale. S'il met effectivement l'accent sur le caractère inéluctable d'une surproduction généralisée affectant toutes les branches de l'économie, il ne vise à démontrer de la

11. *Ibid.*, t. 2, p. 188 ; TPV, t. 1, p. 345.

12. *Ibid.*, t. 6, p. 35 ; voir. aussi la postface à la 2^e édition allemande du *Capital*, Livre I, *op. cit.*, t. 1, p. 24-25, où l'année 1830 est présentée comme marquant la fin de l'économie bourgeoise scientifique.

13. Karl MARX, *Histoire...*, *op. cit.*, t. 6, p. 82 ; TPV, t. 3, p. 55.

14. *Ibid.*, p. 80 ; TPV, t. 3, p. 54.

sorte que la nécessité de classes et de consommateurs improductifs, c'est-à-dire d'« acheteurs qui ne soient pas des vendeurs », de sorte que les vendeurs puissent trouver des débouchés à leur offre ; d'où la nécessité du gaspillage (y compris des guerres) ¹⁵. On brade finalement du même coup la théorie ricardienne de la valeur-travail. En posant le salaire comme un rapport au produit social total (salaire relatif), Ricardo rendait manifeste du même coup le rapport de classes inhérent à l'économie capitaliste ¹⁶. Avec le développement des antagonismes concrets de la production capitaliste, la contradiction (théorique) de classes, en germe dans la théorie ricardienne de la valeur-travail, connaît à son tour une polarisation progressive : « la lutte [théorique] contre l'économie existe déjà sous une forme plus ou moins économique, utopique, critique et révolutionnaire ¹⁷ ».

Les représentants théoriques de la classe ouvrière anglaise (William Thompson, 1824 ; Piercy Ravenstone, 1824 ; Thomas Hodgskin, 1825-1827) devaient tirer des conséquences et des revendications égalitaires de la théorie ricardienne de la valeur-travail ¹⁸. En fonction de quoi, la théorie classique de la valeur-travail se vit sacrifiée — comme le montre clairement un texte de Malthus daté de 1832 ¹⁹ — au terme d'une suite de petites modifications, et transformée en une théorie aberrante des coûts de production ; on élimina le rôle spécifique du travail : la création de valeur. Dès lors, on conféra à la terre et au capital *per se* une « productivité » particulière — une

15. *Ibid.*, p. 34 et 80 *passim*.

16. *Ibid.*, t. 6, p. 53-55.

17. *Ibid.*, t. 8, p. 185.

18. *Ibid.*, t. 7, p. 95 à 213 : « Opposition aux économistes sur la base de la théorie de Ricardo ».

19. *Ibid.*, t. 6, p. 100-101.

création de valeur — et le travail ne fut plus reconnu que comme un facteur de production parallèle, aux côtés du capital et de la terre. C'était renverser du même coup la théorie ricardienne du salaire comme rapport de la contribution de la classe ouvrière au produit total créé par elle, et justifier le profit du capitaliste comme résultant de la « productivité » de son capital (et non de celle du travail). On justifia aussi de la même manière la rente foncière qui caractérisait la théorie classique.

L'ère qui fait suite à la Révolution de Juillet, les années 1830 et 1840, constitue la troisième période de l'économie politique. C'est une époque de durcissement des contradictions de classes, de condensation de la critique prolétarienne en Angleterre (John Gray, 1831; John Bray, 1839) et en France (Constantin Pecqueur) à l'égard de l'ordre établi, ainsi que des premières tentatives d'organisation politique du mouvement ouvrier : les saint-simoniens, Philippe Buchez, Louis Blanc (*Organisation du Travail*, 1839), les attaques de Proudhon contre le capital à intérêt. D'où une phase où la vulgarisation et la transformation de l'économie classique s'intensifient²⁰. On balaie les derniers vestiges de la théorie originelle : les véritables contradictions du capitalisme, encore mises en relief par Jean-Baptiste Say et Malthus (théories de Say sur les crises de disproportionnalité et de Malthus sur les crises générales), sont alors niées et disparaissent de la théorie économique ; Bastiat fait du capitalisme un « système des harmonies » (1848). La quatrième période de l'économie politique s'ouvre, après 1848, sur une ère où les contradictions de classes sont parvenues à complète maturation ; celles-ci apparaissent au grand jour lors des combats de Juin à Paris, où, pour la première fois, les

20. *Ibid.*, t. 8, p. 185 et suiv. : « Économie classique et économie vulgaire ».

travailleurs luttent pour leurs propres objectifs. L'issue en est la dissolution complète de l'École ricardienne, le rejet de toute théorie véritable. On brade la théorie économique et on lui substitue une description phénoménologique (l'École historique, Wilhelm Roscher²¹ en tête) — ou encore on fait tomber la théorie économique au niveau de la pseudo-théorie, qui abandonne totalement le terrain de la réalité économique pour s'envoler vers les hautes sphères de la psychologie (apports à la théorie subjective de la valeur de N. Senior et H. Gossen, 1853); on atteint ainsi l'objectif visé, à savoir à la fois fuir la réalité des contradictions de classes et mettre sur un pied d'égalité le capital et le travail en ce qui concerne la création de valeur. La théorie des coûts de production, doctrine qui place le travail, le capital et la terre sur un pied d'égalité comme facteurs de création de valeur, ne produisit pourtant pas l'effet escompté, car sa démonstration reposait sur un banal cercle vicieux : son but étant d'expliquer le processus de formation de la valeur en réduisant la valeur des produits à la valeur de l'ensemble des facteurs de production, on en revient à expliquer la valeur par la valeur. (La théorie de Marx ne laisse pas subsister un tel cercle, car pour elle si le travail crée de la valeur, il n'est pas lui-même valeur, mais valeur d'usage de la marchandise-force de travail.)

Sous la pression critique exercée par les ricardiens de gauche, il fallut renoncer à la théorie des coûts de production, mais on trouva le moyen d'éviter un retour abhorré à la théorie de la valeur-travail en transformant l'économie en une psychologie. Ce revirement se trouve déjà accompli dans son principe chez Senior (*Political Economy*, Londres, 1836). Se référant à l'une des deux

21. *Ibid.*, t. 8, p. 185.

présentations qu'Adam Smith donne du travail, celle qui voit dans le travail non une dépense objective d'énergie (mesurée par le temps), mais un effort subjectif appliqué à la fabrication d'un objet, Senior fait du travail un sacrifice psychique. Pour pouvoir placer le capital, de conserve avec le travail, au rang de facteur créant de la valeur, il faut que le capital soit lui aussi transformé en une grandeur psychique : si le salaire du travail est la récompense de l'effort exigé par le travail, l'intérêt du capital est dès lors la contrepartie du sacrifice subjectif que représente l'épargne, renoncement à la consommation immédiate de capital.

L'esquisse que l'on vient de faire de l'« évolution » des différentes phases de l'économie politique nous amène à poser la question suivante : comment Marx se serait-il contenté de reprendre à son compte et de « parachever » les doctrines et les catégories de l'économie classique, en particulier celles de Ricardo, comme le soutiennent la plupart des auteurs, alors que Ricardo, de même que l'économie classique dans son ensemble, n'a fait principalement qu'exprimer les intérêts de la bourgeoisie correspondant à un niveau de développement capitaliste nettement plus bas et où les contradictions de classes n'étaient pas encore arrivées à maturation ? On ne peut que réfuter de même la thèse selon laquelle l'originalité de l'apport de Marx dans sa « critique » socialiste du capitalisme se limiterait à avoir su extraire de la théorie ricardienne de la valeur-travail les implications socialistes qu'elle contenait : selon laquelle, en un mot, Marx serait un « Ricardo devenu socialiste ». D'ailleurs, la spécificité de la théorie de Marx ne saurait résider dans une telle critique, puisque des socialistes prémarxiens avaient fait une critique socialiste du capitalisme. Mais Marx reproche à la gauche égalitaire ricardienne le « caractère superficiel »

de sa critique; celle-ci reste en effet sur le terrain de la théorie ricardienne et, au lieu de s'attaquer aux diverses conditions du mode de production capitaliste, n'en vise que quelques conséquences. Une théorie socialiste efficace ne pouvait se constituer que sur la base d'une nouvelle théorie scientifique et à l'aide de nouvelles catégories économiques.

Marx fait partir sa critique du caractère mystique des formes réifiées de la valeur, c'est-à-dire du fait que les rapports contractés par les personnes dans le procès de production apparaissent comme des rapports entre des choses, entre des objets et voilent sous cette forme réifiée la nature véritable des rapports entre les personnes. C'est pourquoi Marx parle de l'apparence trompeuse de toutes les formes prises par la valeur. Contrairement à sa relative transparence dans les formes précapitalistes, le rapport entre exploiters et exploités est occulté sous sa forme capitaliste moderne de valeur du fait que le rapport salarial — qui est également une forme de la valeur régissant l'« échange » entre le travailleur salarié et son patron — donne l'illusion que l'ouvrier perçoit avec son salaire la contrepartie intégrale de son travail²² et qu'il ne fournit donc pas de travail non payé.

Selon la doctrine des Classiques, toutes les transactions d'échange répondent strictement à la loi de la valeur, c'est-à-dire que les temps de travail s'échangent toujours à parts égales; ce principe vaut aussi pour les rapports d'échange entre l'ouvrier et son patron. Mais il est évident aux yeux de Marx qu'il n'existe pas d'échange

22. « À la surface de la société bourgeoise, la rétribution du travailleur se représente comme le salaire du travail [...]. » — Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, t. 2, p. 206; « À la surface de la société bourgeoise le salaire du travailleur apparaît comme prix du travail [...]. » — KAP1, p. 517.

d'équivalents entre celui-ci et celui-là, car si le travailleur recevait de l'entrepreneur sous forme de salaire (mesuré par rapport au travail) autant qu'il fournit à celui-ci sous forme de travail, il n'y aurait pas de profit, pas d'excédent empoché par l'entrepreneur, et l'économie capitaliste, qui repose sur ce profit, serait donc inconcevable²³. Puisque, malgré tout, le profit et le capitalisme existent, comment un échange d'équivalents peut-il intervenir ? Tout l'effort de Marx vise à montrer que la transaction entre le capitaliste et l'ouvrier est à la fois un échange d'équivalents et un échange de non-équivalents, selon que l'on considère cette transaction soit à l'intérieur de la sphère de la circulation (sur le marché), soit au cours du procès de production. L'échange d'équivalents entre travailleurs et entrepreneurs sur le marché n'est qu'une apparence issue de la forme de l'échange. Malgré le prétendu échange d'équivalents, « la loi de l'appropriation, reposant sur la production marchande, l'inverse manifestement en son contraire direct [...]. La relation d'échange entre le capitaliste et le travailleur devient donc une simple apparence participant du procès de circulation, une simple forme étrangère au contenu et qui n'est là que pour le mystifier. Le mouvement perpétuel d'achat et de vente en est la forme ; la conversion qu'opère le capitaliste d'une partie du travail d'autrui déjà objectivé — partie que le capitaliste s'approprie sans cesse (au cours du procès de production) sans en fournir d'équivalents — en un quantum plus important de travail vivant d'autrui en constitue le contenu²⁴. » Marx reconnaît à Smith le grand

23. Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, t. 2, p. 207.

24. Karl MARX, *Das Kapital*, *Marx-Engels Werke*, vol. 23, t. I, Berlin, 1972, p. 609. — Ce passage est omis dans la traduction française du *Capital*, Livre I, approuvée par Marx. [ndt] — «[...] la loi de l'appropriation ou loi de la propriété

mérite d'avoir au moins pressenti que l'échange entre capital et travail salarié établit une rupture dans la loi de la valeur ; car s'il n'était pas en mesure de l'expliquer, du moins voyait-il qu'« il en résultait une mise en défaut de la loi²⁵ ». Selon Marx, c'est la forme même de la valeur d'échange qui mystifie le contenu véritable : « La forme salaire... fait donc disparaître toute trace de la division de la journée en travail nécessaire et surtravail, en travail payé et non payé²⁶ ». De même que la forme du salariat, toutes les autres formes de la valeur issues du processus d'échange produisent un tel effet mystifiant²⁷ ; les formes réifiées de la valeur (valeur d'échange, rente foncière, profit, intérêt, salaire, prix, etc.) voilent et pervertissent les rapports réels entre les personnes en les faisant apparaître sous « la forme fantasmagorique d'un rapport entre des choses », comme un « hiéroglyphe social », comme une « chose obscure et mystérieuse »²⁸.

L'économie classique cherchait bien à ramener au « travail » les catégories mystifiantes de la valeur et

privée, fondée sur la production de marchandises et sur la circulation des marchandises, se renverse, par sa propre et inévitable dialectique interne, en son contraire direct. [...] Le rapport d'échange entre le capitaliste et le travailleur n'est donc plus qu'une simple apparence inhérente au processus de circulation, une simple forme étrangère au contenu proprement dit, dont elle n'est que la mystification. La forme, c'est l'achat et la vente constante de la force de travail. Le contenu, c'est le fait que le capitaliste reconvertit toujours une partie du travail d'autrui déjà objectivé qu'il ne cesse de s'approprier sans équivalent en un quantum plus grand de travail vivant d'autrui. — KAP1, p. 567.

25. Karl MARX, *Histoire...*, *op. cit.*, t. 1, p. 189 ; TPV, t. 1, p. 85.

26. Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, t. 2, p. 210 ; KAP1, p. 521.

27. *Ibid.*, t. 2, p. 96-98, et *Critique de l'économie politique*, dans *Œuvres, Économie I*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1963, p. 285 et suiv.

28. Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, t. 1, p. 86-88, et *Le Capital*, Livre II, Paris, Éditions Sociales, 1976, t. 2, p. 11 ; voir aussi Karl MARX, *Histoire...*, *op. cit.*, t. 8, p. 126-127 ; KAP1, p. 76.

croyait avoir ainsi saisi l'essence du phénomène derrière son apparence trompeuse. Marx va montrer que cette tentative de solution menait à des contradictions irrémédiables sur le plan de l'économie classique. Si l'on jette un coup d'œil sur les époques antérieures de l'économie, on constate que les formes mystifiantes de la valeur ne sont apparues que dans la période de la production marchande et de l'échange marchand²⁹ ; si ces formes de valeur avaient pu être ramenées au « travail », il en aurait résulté que leur caractère mystifiant devait être une éternelle apparence inhérente à tout processus social quel qu'il soit, et donc que le « travail » est bien lui-même une nécessité « éternelle » de l'existence humaine³⁰. Mais ceci est contredit par l'expérience et cette contradiction ne peut être résolue du point de vue des Classiques.

Pour Marx, dont la pensée cherche à saisir le « concret », il ne pouvait être question d'occulter ou d'ignorer les catégories mystifiantes de la valeur, puis de les remplacer de ce fait par d'autres catégories « vraies ». Même si elles sont mystifiantes, les apparences produites par la valeur d'échange n'en constituent pas moins une part importante de la réalité ; il ne s'agit donc pas d'occulter le facteur mystifiant et de le remplacer par un autre, mais de montrer l'unité nécessaire entre les deux et d'expliquer le caractère trompeur des apparences produites par la valeur : puisque la réalité capitaliste est ambiguë, qu'elle possède à la fois un aspect mystifiant et un aspect non mystifiant et qu'elle réunit ces deux aspects dans une même unité concrète, il faut que la théorie qui reflète cette réalité soit de même une unité des contraires. Il est devenu presque banal d'affirmer que Marx a montré qu'il convenait de

29. Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, t. 1, p. 75.

30. *Ibid.*, p. 58 ; KAP1, p. 46.

ne pas considérer les phénomènes monétaires comme des éléments fondamentaux du fait économique, mais seulement comme ses réflexes conditionnés, et de soulever le voile de l'argent pour rechercher les phénomènes réels du côté de la marchandise, à l'intérieur du procès de production. L'antagonisme polaire que l'on constate entre l'argent et la marchandise se reproduit à l'intérieur du monde des marchandises lui-même sous forme de contradiction entre valeur d'échange et valeur d'usage, car ce n'est pas la nature métallique de l'argent qui trompe, mais son caractère de valeur³¹. Marx critique de manière sarcastique la vision grossière de l'économie politique qui n'appréhende la valeur que sous sa forme « achevée » — et combien fallacieuse — d'argent, non sous la forme de valeur d'échange, pour autant que ces deux formes se présentent réciproquement l'une contre l'autre comme équivalents³². C'est justement dans cette forme-équivalent que, selon Marx, réside ce qui fait problème : « l'opposition intime entre valeur d'usage et valeur d'une marchandise » ne devient évidente que dans le « rapport » entre deux marchandises où l'une ne vaut que « comme valeur d'usage » et l'autre — l'argent — ne vaut que « comme valeur d'échange »³³.

Les facteurs d'illusion ne se trouvent pas seulement dans la forme-argent, mais de façon générale dans la forme-valeur ; les processus économiques réels ne sont donc pas simplement dissimulés sous le voile de l'argent, ils sont à rechercher avant tout sous celui de la valeur.

31. Karl MARX, *Manuscrits de 1844*, dans *La Première Critique de l'économie politique*, Paris, UGE 10/18, 1972, p. 188 et suiv.

32. Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, t. 1, p. 71.

33. *Ibid.*, p. 75.

Library Economics Political Science
HENRYK GROSSMANN

VII 232

**Das Akkumulations-
und Zusammenbruchsgesetz
des kapitalistischen
Systems**



217
VERLAG C. L. HIRSCHFELD LEIPZIG

FIG. 3 – Édition originale du maître ouvrage de Grossmann en 1929.

Lettres de Henryk Grossmann à Paul Mattick sur la question de l'accumulation

Francfort-sur-le-Main, le 21 juin 1931

Cher camarade,

Je vous remercie beaucoup pour votre lettre et les informations que vous me donnez. Si je ne vous réponds que maintenant, c'est parce que je collabore à la quatrième édition du *Dictionnaire d'économie* d'Elster, très diffusé en Europe, que je suis pressé par des délais de rendu très courts et que j'ai récemment dû rendre des entrées sur Jules Guesde¹, Alexandre Herzen², Hyndman³ et que je travaille actuellement sur l'importante entrée « Les Internationales » (première, deuxième, deuxième et demie et troisième⁴). C'est une tâche importante. Dans cet ouvrage bourgeois mais très lu, je suis le seul représentant du point de vue révolutionnaire et prolétarien. L'ouvrage est lu par des milliers de rédacteurs, d'étudiants, de

1. Traduction anglaise : « Guesde, Jules », *Henryk Grossman Works*, vol. 2, Leiden, Brill, 2021, p. 349-353. Toutes les notes de ces lettres sont de l'éditeur.

2. Traduction anglaise : « Herzen, Alexander », *ibid.*, p. 354-357.

3. Traduction anglaise : « Hyndman, Henry Mayers », *ibid.*, p. 358-360.

4. Apparemment, seules les entrées consacrées à la Deuxième et à la Troisième Internationale furent publiées. Lire les traductions anglaises : « The Internationals : The Second International », *ibid.*, p. 361-376 ; « The Internationales : The Third (Communist) International (Comintern) », *ibid.*, p. 377-402.

fonctionnaires, etc., comme source d'information et de références. Je ne peux pas négliger une telle occasion d'exercer un minimum d'influence.

Encore quelques mots sur notre institut. C'est un institut *neutre* au sein de l'université, accessible à tous. Son importance réside dans le fait qu'il rassemble pour la première fois tout ce qui concerne le mouvement ouvrier dans les principaux pays du monde. Surtout des sources (actes de congrès, programmes de partis, statuts, journaux et revues). En ce qui concerne l'Amérique et les États-Unis, il va de soi que nous ne pouvons rassembler que les ouvrages les plus importants. Nous nous basons sur le titre du livre, sa taille, les recensions à son sujet et la maison d'édition. Quiconque souhaite étudier la situation américaine doit toutefois se rendre en Amérique. Néanmoins, nous sommes très intéressés par les *brochures importantes* et nous vous serions particulièrement reconnaissants si vous pouviez nous aider à cet égard. Il serait trop compliqué de vous fournir un aperçu de ce que nous possédons déjà. Nous avons beaucoup de choses, même s'il s'agit presque exclusivement de livres d'une certaine taille ; il nous manque les brochures, les affiches, les bulletins d'usine, les photos de personnalités importantes du mouvement ouvrier, leurs lettres (que nous rassemblons dans notre section spécialement consacrée aux documents manuscrits). Aujourd'hui, en Europe occidentale, quiconque souhaite écrire quelque chose sur les courants du mouvement ouvrier *doit* s'adresser à nous, tout simplement parce que nous sommes le seul centre de collecte de ce type.

Venons-en maintenant à mon travail théorique, qui est pour moi le plus important. Ce que vous me dites sur mon livre et sur l'intérêt qu'il a suscité aux États-Unis me fait très plaisir. Je me réjouis particulièrement de savoir qu'il a

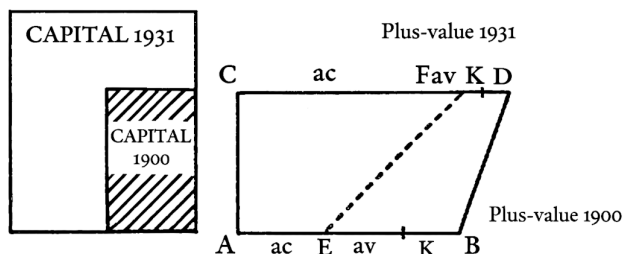
suscité de l'intérêt dans les *milieux ouvriers*. Je serais bien sûr très intéressé par une traduction anglo-américaine. Il est facile de trouver un traducteur; il est beaucoup plus difficile de trouver un éditeur pour un livre qui traite de l'effondrement du capitalisme. Personnellement, je renoncerais volontiers à toute rémunération, etc., pour faciliter une publication rapide de l'édition anglaise. Je me contenterais d'exiger un petit nombre d'exemplaires du volume. Je voudrais également apporter une modification, en ce sens que dans l'édition anglaise, je voudrais examiner de manière critique le livre de Mitchell⁵, car du point de vue de l'Amérique, une confrontation avec le célèbre représentant de la théorie économique bourgeoise américaine serait sans doute importante. Deuxièmement, je voulais vous demander s'il ne serait pas opportun de publier *d'abord* mon petit travail *programmatique* sur la « Modification du plan originel du *Capital* de Marx »⁶. Le « plan » paraîtra en octobre dans sa deuxième édition chez l'éditeur Hirschfeld de Leipzig. Il s'agit d'une réflexion méthodologique qui revêt toutefois une importance fondamentale pour la compréhension de l'œuvre majeure de Marx et qui pourrait susciter de l'intérêt pour mon volumineux ouvrage.

Venons-en maintenant à la théorie. L'essai en anglais que vous m'avez envoyé souligne correctement les points centraux. Je ne voudrais toutefois pas donner l'impression de déduire la tendance à l'effondrement *du schéma de Bauer*. Dans le livre, je souligne en effet que le schéma de Bauer est irréaliste. C'est précisément ce qui ressort de mon travail méthodologique sur le « plan » du *Capital* :

5. Wesley Clair MITCHELL, *Business Cycles: The Problem and Its Setting*, New York, National Bureau of Economic Research, 1927.

6. Voir *infra*, note n° 14 p. 158.

Bauer formule des hypothèses irréalistes, erronées, et mon intention était simplement de pousser à l'absurde ses *idées*, qui découlent de son propre schéma. Quelqu'un a ironiquement objecté à mon encontre que, dans mon livre, le capitalisme ne s'effondre pas à cause de la misère des ouvriers, mais à cause de celle des capitalistes. Toutefois, cette objection ne me touche pas, mais devrait plutôt toucher Bauer. Cela ressort de *son* schéma, car il *suppose* que les capitalistes accumulent *au maximum* 10 % par an et que les ouvriers obtiennent des augmentations de salaire de 5 % par an. Dans la réalité, ces hypothèses ne subsistent pas. C'est précisément entre capitalistes et ouvriers que se livre la lutte pour le partage de la plus-value. Or il n'y en a pas assez pour garantir *les deux* : le niveau de salaire suffisant et le niveau d'accumulation nécessaire. L'un ne peut se faire qu'au détriment de l'autre. D'où l'intensification des luttes de classes. La situation aux États-Unis, en Angleterre et en Allemagne, telle qu'elle a évolué au cours des deux dernières années, confirme à 100 % ce diagnostic. Je ne dis pas que la masse de la plus-value diminue. Elle peut même augmenter. Elle reste néanmoins insuffisante, car l'accumulation (qui suppose une composition organique toujours croissante) absorbe *une part sans cesse croissante* de la plus-value. Le mieux c'est d'illustrer graphiquement cette idée :



Postface :

Henryk Grossmann, théoricien de l'accumulation et de la crise

La publication de l'œuvre maîtresse de Henryk Grossmann, *La loi de l'accumulation et de l'effondrement du système capitaliste*¹, coïncidant avec le début de la crise mondiale de 1929, revêtait par là même une importance particulière. Qui plus est, elle constituait un véritable événement scientifique du fait que la théorie marxiste de l'accumulation, tombée dans l'oubli, s'y trouve replacée au premier plan de la réflexion socialiste. La période de progression relativement lente du capitalisme, qui ne s'acheva qu'avec la Première Guerre mondiale, n'avait pas été sans effet non plus tant sur la théorie socialiste que sur la pratique réformiste du mouvement ouvrier. Son expression la plus accomplie fut le révisionnisme selon lequel le capitalisme suivait un cours différent de celui prévu par Marx, de sorte qu'on ne pouvait plus admettre l'existence des limites objectives à son développement. Tout effondrement économique du système étant exclu, il fallait s'en tenir à une politique de réformes sociales. Grâce à la démocratie bourgeoise, on pourrait améliorer petit à petit la condition ouvrière et aboutir finalement à une société socialiste.

1. Henryk GROSSMANN, *Das Akkumulations- und Zusammenbruchsgesetz des kapitalistischen Systems*, op. cit.

S'il peut parfois exister un lien entre pratique réformiste et idéologie révolutionnaire, pratique révolutionnaire et idéologie réformiste sont par contre inconciliables. L'aile radicale de la social-démocratie comprit qu'aucune propension subjective à la révolution n'apparaîtrait à défaut d'une nécessité objective. C'est pourquoi il ne suffisait pas de s'opposer au réformisme; il fallait également contester les chances de succès d'une telle pratique en démontrant que les contradictions internes du système capitaliste finiraient par provoquer sa fin. Si l'on suppose l'absence de limites économiques à l'accumulation du capital, écrivait Rosa Luxemburg, « le socialisme perd alors le fondement le plus solide de la nécessité historique objective² »; elle s'efforça de prouver que le capital sécrétait de lui-même des limites à sa domination.

Le livre de Rosa Luxemburg, *L'Accumulation du capital*, souleva un tollé quasi général; d'une part parce qu'elle exposait son point de vue sous la forme d'une critique de la théorie de Marx, d'autre part parce que ce point de vue était en contradiction avec l'idéologie social-démocrate. Grossmann se donna plus tard pour tâche de faire dériver de la théorie marxienne elle-même la conviction qu'avait Rosa Luxemburg de la fin inéluctable du capitalisme, conviction dont elle disait avoir trouvé le fondement à l'état d'ébauche, mais non achevé, dans la théorie de Marx. Il démontra que Rosa Luxemburg, bien que sa critique de Marx reposât sur une erreur, n'en avait pas moins raison face aux réformistes.

Pour Grossmann comme pour Marx, les difficultés et les limites du capitalisme trouvent leur origine théorique

2. ROSA LUXEMBURG, *L'Accumulation du capital*, suivi de *Critique des critiques ou : Ce que les épigones ont fait de la théorie marxiste*, Œuvres complètes de Rosa Luxemburg, t. V, Marseille, Agone & Smolny, 2019, p. 524.

et pratique dans les rapports de production capitalistes. Pour Rosa Luxemburg, ce n'était pas la production du profit, mais sa réalisation sur le marché qui était à l'origine des crises périodiques. D'après elle, on ne pouvait réaliser l'intégralité de la plus-value dans le seul cadre des rapports capital-travail salarié. Cette réalisation intégrale présupposait donc, en outre, l'existence d'un monde non capitaliste. Avec la capitalisation progressive du monde disparaîtrait également la possibilité d'une accumulation ininterrompue de capital. Rosa Luxemburg expliquait ainsi le caractère impérialiste de la concurrence capitaliste.

Selon Marx, le problème de la circulation est inséparable de celui de la production, si bien que les difficultés de la production de capital frappent de la même façon la réalisation de la plus-value. Mais même en admettant qu'il n'y ait pas de problème de réalisation, les contradictions résultant des rapports de production subsistent, de sorte que les crises périodiques et la fin historique du capitalisme ont pour fondement ultime ces rapports eux-mêmes. Le mérite de Grossmann fut de ramener les débats sur l'accumulation à la question des rapports de production capitalistes et ainsi à la théorie marxiste de la production de la valeur et de la plus-value.

Les discussions du problème de l'accumulation eurent peu d'impact sur l'économie bourgeoise et restèrent presque exclusivement circonscrites au marxisme. Le livre de Grossmann eut pour effet non seulement de relancer les controverses sur la théorie de Rosa Luxemburg, mais encore d'y intégrer l'interprétation personnelle que Grossmann donnait de la théorie de Marx. Il s'agissait essentiellement de questions relatives à la méthodologie de Marx, au rôle et à la signification des abstractions marxiennes comme moyens de rendre compte des situations

concrètes et des tendances du développement capitaliste. Selon Rosa Luxemburg, les abstractions marxiennes des livres I et II du *Capital* (c'est-à-dire l'analyse de la valeur et de la plus-value dans un système capitaliste pur et clos, composé exclusivement d'ouvriers et de capitalistes) ne constituaient qu'« une hypothèse théorique, destinée à simplifier et faciliter l'étude des problèmes³ » et qui, de toute évidence, ne correspondait pas à la réalité. Et bien qu'elle n'eût rien contre de telles hypothèses, elle regrettait pourtant de ne pas trouver chez Marx la concrétisation ultérieure, jugée nécessaire, de ces considérations abstraites; celle-ci aurait, selon elle, révélé qu'en l'absence de pays non capitalistes « les capitalistes comme classe totale ne peuvent pas vendre leurs marchandises excédentaires, ni réaliser leur plus-value en argent, ce qui leur permettrait d'accumuler du capital⁴. »

Marx, soutenait Rosa Luxemburg, a « posé la question de l'accumulation du capital total, mais ne l'a pas résolue⁵ ». Elle appuyait cette affirmation sur l'examen des schémas de la reproduction simple et élargie élaborés par Marx dans le Livre II du *Capital*. Selon ces schémas établis à des fins d'illustration et où la production sociale est divisée en moyens de production et moyens de consommation, l'échange entre les deux sections s'effectue apparemment sans à-coups, assurant ainsi les relations d'équilibre nécessaires à la reproduction simple et à la reproduction élargie. Marx se servait de ces schémas pour montrer que les proportions du capital total échangées devaient être considérées non seulement du point de vue de la valeur d'échange, mais aussi du point de vue de la valeur

3. *Ibid.*, p. 507.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, p. 511.

d'usage, et en tirait cette conséquence que « les modalités de l'échange normal, particulières au mode de production capitaliste, donc les conditions du déroulement normal de la reproduction, que ce soit sur une échelle simple ou sur une échelle élargie [...] renferment autant de possibilités d'un mouvement anormal, donc de crises, puisque l'équilibre — vu le processus spontané de cette production — est lui-même purement accidentel⁶ ». Les schémas ne visaient pas à présenter une accumulation sans à-coups, mais illustraient les conditions d'équilibre de la reproduction, qui ne peuvent exister que fortuitement en système capitaliste, de même qu'il n'y a de coïncidence que fortuite entre valeur et prix, offre et demande.

Bien que Rosa Luxemburg ait reconnu plus tard que sa référence aux schémas de reproduction n'était ni heureuse ni indispensable, ni que « ses schémas mathématiques [de Marx] puissent *prouver* la possibilité effective de l'accumulation⁷ », ses détracteurs, se plaçant sur son terrain, réussirent à démontrer à l'aide de ces mêmes schémas la possibilité d'une accumulation sans à-coups. Ce fut surtout le cas d'Otto Bauer, qui mit au point

6. Voir Karl MARX, *Le Capital*, Livre II, *op. cit.*, t. 2, p. 141. — Nous avons préféré ici la traduction de Maximilien Rubel dans Karl MARX, *Œuvres, Économie II, op. cit.*, p. 829. [ndt] — « Le fait que la production de marchandises soit la forme universelle de la production capitaliste implique déjà le rôle que joue l'argent dans cette dernière, non seulement en tant que moyen de circulation mais en tant que capital-argent, et il engendre certaines conditions, spécifiques à ce mode de production, de la conversion normale, donc du déroulement normal de la reproduction, que cela soit à une échelle simple ou élargie : des conditions qui se renversent tout aussi bien en conditions d'un déroulement anormal, en possibilités de crise, puisque l'équilibre — dans le cadre d'une configuration naturelle-spontanée de la production — est lui-même purement contingent. » — KAP2, p. 739.

7. Rosa LUXEMBURG, *L'Accumulation du capital, op. cit.*, p. 516.

un schéma de reproduction visant, contrairement à la thèse de Rosa Luxemburg, à prouver qu'une accumulation harmonieuse et illimitée du capital total était possible. C'est sur ce point qu'intervint Grossmann, qui s'opposait aussi bien à Rosa Luxemburg qu'à Otto Bauer. Il montra, en reprenant les hypothèses mêmes de Bauer, que le schéma de ce dernier débouchait également sur l'effondrement du capitalisme, sinon dans l'intervalle de temps considéré par son auteur, du moins à plus long terme. Ceci ne voulait pas dire que la chute du système capitaliste pouvait être représentée schématiquement, mais seulement que la « preuve » qu'apportait Bauer de la possibilité d'une accumulation illimitée aboutissait en réalité à son contraire. L'intervention de Grossmann dans le débat, entamé par Rosa Luxemburg, sur le schéma de reproduction de Marx estompa sa propre interprétation de la théorie marxienne de l'accumulation, interprétation qui portait non sur l'harmonie ou la disharmonie des proportions échangées dans le schéma de reproduction, mais sur la tendance du taux de profit à baisser vu l'élévation de la composition organique du capital liée à l'accumulation. Ce processus se déduit de l'application de la théorie marxienne de la valeur à l'accumulation, ainsi que du double caractère de la marchandise comme valeur d'échange et valeur d'usage et de ses mouvements contradictoires dus à la productivité croissante du travail. Les gains de productivité, l'élévation de la composition organique du capital, la baisse tendancielle du taux de profit et l'accumulation ne sont, selon Marx, que divers aspects d'un même processus du point de vue théorique ; ils sont indépendants des conditions de l'échange entre les deux grandes sections de la production dont seul l'examen en tant qu'unité fournit le concept de capital total.

Index général

A

ADORNO Theodor
Wiesengrund : 13
AFTALION Albert : 105
ALBERTI Leon Battista : 15
AMOROSO Luigi : 98 n., 108
Aufsätze zur Krisentheorie :
25 n., 28 n., 158 n., 170 n.,
199 n., 206 n.
AYRES Leonard Porter :
106, 106 n.

B

BASTIAT Frédéric : 42, 67
BAUER Otto : 23, 127, 147,
148, 150, 156–160, 172,
173, 186, 193, 194, 202
BAUER Hélène : 157
BELLOFIORE Riccardo : 16 n.
BERNADELLI Harro : 101 n.
BERNSTEIN Eduard : 12
BIAUJEAUD Huguette : 66 n.
BIHR Alain : 16, 16 n.
BILIMOVICH Alexander : 92,
93
BLANC Louis : 42
BODE Karl : 94 n., 108, 113
BÖHM-BAWERK Eugen
von : 19, 35 n., 63 n., 68,

68 n., 69 n., 100, 138 n.,
199, 199 n., 214
BOISGUILBERT Pierre Le
Pesant De : 55
BORKENAU Franz : 13–15,
29, 177, 177 n., 181, 182,
184
BOUKHARINE Nikolai
Ivanovitch : 127, 178
BOUSQUET Georges-Henri :
64 n., 67 n.
BRANCACCIO Emiliano :
16 n.
BRAUNTHAL Alfred : 149
BRAY John Francis : 42
BUCHEZ Philippe : 42

C

CANNE MEIJER Henk :
152 n.
CAREY Henry Charles :
66 n., 67 n.
CARVER Thomas Nixon :
111 n.
CASSEL Gustav : 105 n.,
124 n.
CHALMERS Thomas : 40
Chicagoer Arbeiter
Zeitung : 151, 152 n., 155

CLARK John Bates : 19,
68 n., 81 n., 82 n., 85, 85 n.,
86, 86 n., 87, 87 n., 114 n.,

214

CLARK John Maurice : 35 n.,
81 n., 106, 106 n., 114 n.

CONDORCET Marie Jean
Antoine Nicolas De :
28–30

CONRAD Otto Gustav : 92,
92 n., 112 n.

CROCE Benedetto : 61, 61 n.

D

DESCARTES René : 14, 29,
184

DILTHEY Wilhelm : 14

DOBB Maurice : 36 n.

DOUGLAS Paul Howard :
35 n., 36 n., 61 n., 62 n.,
64 n.

DUPUIT Jules : 68

E

EDGEWORTH Francis

Ysidro : 100

ELSTER Ludwig : 64 n., 145,
154 n., 162, 177

ENGELS Friedrich : 26, 33,
36 n., 46 n., 52 n., 54 n.,
76 n., 120 n., 121 n., 166,
207 n.

ENGLANDER Oskar : 35 n.

F

FEILER Arthur : 174

FISHER Irving : 100 n., 104,
104 n.

FONTANA Giuseppe : 16 n.

FRAN Mare : 179

G

GARNIER Germain : 40

GIDE Charles : 176 n.

GOLDBLUM Charles : 33, 34

GOSSEN Heinrich : 43, 68

GRAY John : 42

GROSSMANN Henryk : 7, 8,
8 n., 9, 10, 10 n., 11–14,
14 n., 15–19, 19 n., 20, 21,
23–25, 25 n., 26–28, 28 n.,
29, 30, 30 n., 31, 31 n., 32,
32 n., 33, 34, 83 n., 145 n.,
151 n., 152 n., 153, 154 n.,
158 n., 162, 165, 166,
170 n., 173, 177, 177 n.,
179 n., 180, 184, 184 n.,
186 n., 188, 189, 189 n.,
190, 191, 194, 195, 195 n.,
196, 196 n., 199, 199 n.,
200–202, 205, 206, 206 n.,
207, 209, 210, 213

GUESDE Jules : 145, 145 n.

GUMPERZ Julian : 171, 179

H

HABERLER Gottfried : 94,
94 n., 104 n., 105 n.

HALEVI Joseph : 16 n.

HARROD Roy Forbes : 93 n.,
106, 106 n., 114 n.

HAYEK Friedrich August
von : 19, 104, 104 n.,
112 n.

HEGEL Georg Wilhelm
 Friedrich : 28, 73, 74 n.,
 201
 HEIMANN Eduard : 174, 175
 HEINRICH Michael : 27,
 27 n.
 HERVÉ Gustave : 175
 HERZEN Alexandre : 145,
 145 n.
 HICKS John Richard : 85 n.,
 94, 95, 95 n., 96, 96 n., 98,
 98 n., 99, 102 n., 114 n.,
 214
 HILFERDING Rudolf : 36 n.,
 127, 149–151, 159, 160,
 174, 186, 199 n.
 HITLER Adolf : 174–176,
 179, 183
 HOBBS Thomas : 184
 HODGSKIN Thomas : 41, 53,
 53 n., 66 n.
 HOMAN Paul Thomas :
 87 n., 106 n., 107 n.
 HORKHEIMER Max : 13, 32,
 179, 187, 188 n.
 HUME David : 37, 38
 HUSSERL Edmund : 103 n.
 HYNDMAN Henry Mayers :
 145, 145 n.

I

*International Council
 Correspondence* : 185

J

JEVONS William Stanley :
 88, 89, 89 n., 210
 JONES Richard : 29

K

Der Kampf : 157
 KAUTSKY Karl : 12, 25, 26,
 37 n., 76 n., 127, 156
 KEYNES John Maynard : 13,
 13 n., 124 n., 211, 212
 KNIGHT Charles : 66 n.
 KNIGHT Frank : 36 n., 89,
 89 n.
 KOEPP Carl : 53 n.
 KORSCH Karl : 175 n., 186
 KUGELMANN Ludwig : 54 n.
 KUHN Rick : 8, 8 n., 32,
 32 n., 34

L

LABRIOLA Arturo : 35 n.
 LACHMANN Ludwig : 92 n.,
 93 n.
 LAGRANGE Joseph-Louis :
 97
 LANGE Oskar Ryszard :
 102 n.
 LAURAT Lucien : 140
 LEDERER Emil : 163, 174
 LEIBNIZ Gottfried
 Wilhelm : 184
 LÉNINE Vladimir Ilitch :
 7 n., 12, 150, 151, 201,
 201 n.
 LEROY Louis-Modeste :
 67 n.
 LOCKE John : 38
 LÖWENTHAL Leo : 32
 LUKÁCS Georg : 201, 201 n.
 LUXEMBURG Rosa : 23, 27,
 32, 32 n., 127, 156–161,
 166, 170, 170 n., 175, 185,

190, 190 n., 191–193,
193 n., 194, 196, 199,
199 n., 201 n., 203, 214

M

MALTHUS Thomas Robert :
40–42, 65, 66 n.

MARCUSE Herbert : 137 n.

MARSHALL Alfred : 19, 83,
83 n., 84, 84 n., 85 n., 100

MARX Karl : 8, 9, 11, 13,
13 n., 15, 16 n., 18–20,
24–31, 31 n., 32, 32 n., 33,
35, 35 n., 36, 36 n., 37,
37 n., 38, 38 n., 39, 39 n.,
40 n., 43–45, 45 n., 46,
46 n., 47, 47 n., 48, 48 n.,
49, 49 n., 50, 50 n., 51, 52,
52 n., 53, 53 n., 54, 54 n.,
55, 55 n., 56, 56 n., 57,
57 n., 58, 58 n., 59 n., 60,
60 n., 61, 61 n., 62 n., 63,
63 n., 65, 65 n., 70, 70 n.,
71, 71 n., 72, 72 n., 73,
73 n., 74, 74 n., 75, 75 n.,
76, 76 n., 77, 77 n., 80, 99,
99 n., 105 n., 108, 115,
115 n., 116, 117, 117 n.,
118, 119, 120 n., 121,
121 n., 122, 122 n., 123 n.,
124, 125 n., 126, 126 n.,
127, 127 n., 128 n., 129 n.,
130 n., 131, 132, 132 n.,
133, 133 n., 134 n., 135 n.,
136, 137 n., 138 n., 139,
139 n., 140, 140 n., 141,
141 n., 142, 142 n., 143 n.,
147, 152 n., 153, 157,

158 n., 159–161, 166,
168–170, 170 n., 171, 179,
184, 186, 186 n., 187,
189–193, 193 n., 194, 195,
195 n., 196–199, 199 n.,
200, 201, 201 n., 202–205,
207, 207 n., 208, 209,
209 n.

MATTICK Paul : 7, 7 n.,
11–13, 13 n., 19 n., 34,
151 n., 152 n., 180 n.,
181 n., 183 n., 187, 213

MAUSS Marcel : 18

MAYER Hans : 90 n., 99 n.,
101 n., 102 n., 107, 107 n.,
108

MEHRING Franz : 36 n.

MENGER Carl : 88, 88 n.

MILL John Stuart : 54, 82,
82 n., 85, 93, 113, 142 n.,
152

MITCHELL Wesley Clair :
106 n., 111 n., 134 n., 147,
147 n.

MOLITOR Jacques : 37 n.,
140 n., 142 n.

MOORE Henry Ludwell :
84, 85 n., 110 n.

MORF Otto : 195 n.

MORGENSTERN Oskar : 108

MOSELEY Fred Baker : 27,
27 n.

MÜNZENBERG Willi : 167

MYRDAL Gunnar : 64 n.,
68 n.

N

Die Neue Zeit : 156, 162

P

- PANNEKOEK Anton : 162,
162 n., 180 n.
PARETO Vilfredo : 19, 35 n.,
95 n., 96, 96 n., 97, 97 n.,
98 n., 99–101, 102 n.,
214
PARKER Geoffrey : 16 n.
PECQUEUR Constantin : 42
PETTY William : 36 n., 37,

53, 53 n., 55
PIETRI-TONELLI Alfonso
de : 97 n.

- PLATON : 63 n.
PLAYFAIR William : 30 n.
POHLE Ludwig : 106 n.
POLANYI Karl : 18
POLLOCK Friedrich : 13
PROUDHON Pierre-Joseph :
42, 99

Q

- QUESNAY François : 71

R

- RAVENSTONE Piercy : 41
RIAZANOV David
Borisovitch : 32 n.
RICARDO David : 28, 36, 37,
40, 41, 41 n., 44, 53, 53 n.,
54, 55, 58, 59, 64, 64 n.,
65, 66, 66 n., 71, 81, 111,
112 n., 133 n., 168, 208
RICCI Umberto : 102 n., 108,
110 n., 136 n.
RIST Charles : 176, 176 n.
ROBINSON Joan Violet : 16,
17, 17 n., 50, 50 n.

ROCHE-AGUSSOL Maurice :
88, 88 n.

- ROSCHER Wilhelm : 43
ROSDOLSKY Roman : 24,
200, 201, 201 n., 202
ROSENSTEIN-RODAN Paul :
97 n., 109 n., 136 n.
ROSSI Paolo : 15 n.
RUBEL Maximilien : 24, 31,
31 n., 193 n., 195 n.

S

- SAINT-SIMON
Claude-Henri de
Rouvroy de : 28, 29, 31
SAY Jean-Baptiste : 40, 42,
68, 81, 133 n., 142 n., 169
SCHAMS Edwald : 90, 90 n.,
91 n., 108 n., 110, 110 n.
SCHMIDT Conrad : 36 n.
SCHMOLLER Gustav von :
70 n.
SCHREMMER Eckart : 16 n.
SCHULTZ Henry : 102 n.
SCHUMPETER Joseph Alois :
35 n., 63 n., 69, 69 n., 70,
85, 85 n., 88, 88 n., 95 n.,
214
SEGAL Lev : 184
SENIOR Nassau William :
43, 44, 68
SISMONDI Jean-Charles
Léonard Simonde De : 8,
8 n., 28, 29, 31, 55
SMITH Adam : 28, 35 n., 36,
36 n., 37, 38 n., 44, 46, 53,
53 n., 62 n., 63, 64, 71, 81,
132

SMITH Jason E. : 27 n.
 SOMBART Werner : 105 n.,
 133 n., 187
 SOREL Georges : 176, 177,
 177 n.
 SPIETHOFF Arthur : 105 n.,
 106 n.
 STERNBERG Fritz : 157,
 157 n., 158, 159, 214
 STRELLER Rudolf
 Johannes : 108, 110 n.,
 112 n., 114 n., 124 n.
 SÜSSMILCH Johann Peter :
 104 n.
 SVANUM Kristen : 152,
 152 n., 153

T

TAZEROUT Mohand : 165
 THOMPSON William : 41
 THORP Willard Long :
 134 n.
 THÜNEN Johann Heinrich
 von : 68 n.
 TOUGAN-BARANOVSKY
 Mikhaïl Ivanovitch :
 105 n., 106 n., 159, 162
 TROTSKI Lev Davidovitch :
 168, 168 n.

V

VARGA Eugène : 156, 156 n.
 DE VINCI Léonard : 15
 VINER Jacob : 35 n.
 VRIES Jan de : 16 n.

W

WALRAS Auguste : 67 n.
 WALRAS Léon : 19, 67, 67 n.,
 95, 95 n., 96, 97, 100,
 102 n., 214
 WEILLER Jean : 81 n.
 WICKSELL Knut : 95 n., 103,
 103 n., 104 n., 214
 WILBRANDT Robert : 25

X

XÉNOPHON : 63 n.

Z

*Zeitschrift für
 Nationalökonomie* : 89 n.,
 92 n., 93 n., 97 n., 98 n.,
 102 n., 110 n., 113 n.,
 114 n., 136 n.
*Zeitschrift für
 Sozialforschung* : 14 n.,
 35, 179 n., 188 n.

Table des matières

Préface : Grossmann pour le ^{xxi}^e siècle	7
Grossmann, théoricien de l'accumulation capitaliste et de ses limites absolues	9
Grossmann, historien de la période de la manufacture et de ses formes de conscience sociale	13
Grossmann, critique de l'économie néoclassique et marginaliste	16
Grossmann, théoricien de la grande industrie	20
Grossmann, « marxologue » avant la lettre	24
Conclusion	31
Avertissement des éditeurs	33
Marx, l'économie politique classique et le problème de la dynamique	35
I	35
II	50
III	54
IV	63
V	81
VI	115

Lettres de Henryk Grossmann à Paul Mattick	145
Francfort, le 21 juin 1931	145
Francfort, le 16 septembre 1931	154
Paris, le 7 mai 1933	162
Paris, le 17 juin 1933	167
Paris, le 1 ^{er} novembre 1933	173
Paris, le 2 octobre 1934	177
Paris, le 19 février 1935	180
Londres, le 18 juillet 1937	185
Postface : Henryk Grossmann, théoricien de l'accumulation et de la crise	189
Index général	215